

Mémoires ordinaires et mémoires officielles
Expériences, interprétations et réécritures de l'histoire en
Bosnie-Herzégovine
Official and Ordinary Memories
Experiences, Interpretations and Rewriting Bosnian and
Herzegovinian History

Stéphanie Rolland-Traina

Volume 10, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006426ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006426ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Groupe de recherche diversité urbaine
CEETUM

ISSN

1913-0694 (print)

1913-0708 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rolland-Traina, S. (2011). Mémoires ordinaires et mémoires officielles : expériences, interprétations et réécritures de l'histoire en Bosnie-Herzégovine. *Diversité urbaine*, 10(2), 67–89. <https://doi.org/10.7202/1006426ar>

Article abstract

The Yugoslav war of the 1990s led to processes of memory reconstruction and of rewriting history characterized by conflict between ordinary memories and official memories. These processes reveal important political issues in Bosnia-Herzegovina at the turn of the XXIst century. They also raise the question of the future of a “multiethnic” country when the official history found in school textbooks emphasizes the most dramatic periods of the past.

MÉMOIRES ORDINAIRES ET MÉMOIRES OFFICIELLES
EXPÉRIENCES, INTERPRÉTATIONS ET RÉÉCRITURES
DE L'HISTOIRE EN BOSNIE-HERZÉGOVINE

OFFICIAL AND ORDINARY MEMORIES
EXPERIENCES, INTERPRETATIONS AND REWRITING
BOSNIAN AND HERZEGOVINIAN HISTORY

Stéphanie Rolland-Traina

Résumé / Abstract

Le conflit yougoslave des années 1990 a enclenché des processus de reconstruction mémorielle et de réécriture de l'histoire où s'entrechoquent mémoires ordinaires et mémoires officielles. Ces processus sont révélateurs des enjeux politiques en Bosnie-Herzégovine au tournant du XXI^e siècle. Ils posent notamment la question du devenir d'un pays « multiethnique » alors que l'histoire officielle présentée dans les manuels scolaires insiste sur les épisodes les plus dramatiques du passé des peuples de l'espace sud-slave.

The Yugoslav war of the 1990s led to processes of memory reconstruction and of rewriting history characterized by conflict between ordinary memories and official memories. These processes reveal important political issues in Bosnia-Herzegovina at the turn of the XXIst century. They also raise the question of the future of a “multiethnic” country when the official history found in school textbooks emphasizes the most dramatic periods of the past.

Mots clés : Mémoire, histoire, guerre, ethnicité, Bosnie-Herzégovine.

Keywords: Memory, history, war, ethnicity, Bosnia and Herzegovina.

DEPUIS LA FIN DE LA GUERRE DES ANNÉES 1990, on observe en Bosnie-Herzégovine la prolifération d'ouvrages à caractère historique offrant une interprétation du passé en résonance avec les discours des représentants politiques nationalistes des trois peuples constitutifs (bochniaque¹, serbe et croate), parallèlement à l'émergence, voire dans certains cas la résurgence d'une mémoire ordinaire liée au vécu individuel et familial. Ces histoires et ces mémoires se placent sous le signe de la concurrence et participent à la construction d'un imaginaire collectif de la victime. D'une part, les objets et les lieux du paysage quotidien tels que les monuments aux morts, les noms de rues, les éléments d'architecture urbaine, les ponts et les places ou encore les statues et les cimetières contribuent à maintenir les mémoires vives, pour ne pas dire à vif. D'autre part, la construction politique de l'identité de victime éternelle des peuples voisins exerce une influence sur les perceptions des individus et leur relation à l'altérité. Alors que Xavier Bougarel (2002) offre une analyse macroscopique pertinente des enjeux de la mémoire dans l'espace ex-yougoslave, le présent article propose une approche anthropologique plus microscopique de l'influence de l'instrumentalisation politique de l'histoire sur le quotidien des individus en Bosnie-Herzégovine. Le texte se penche sur le cas de Mostar, centre urbain de quelque 100 000 habitants² et capitale régionale de l'Herzégovine, au tournant du XXI^e siècle. Ce cas révèle les enjeux et les mécanismes de construction des mémoires suivant un conflit, entre niveau hégémonique et niveau « subalterne ». Il montre également comment les mémoires officielles visent à assurer la cohésion des communautés sur la base ethnationale, là où en réalité la commune appartenance ne suffit pas, car les expériences de la dernière guerre et de la cohabitation avec l'autre demeurent subjectives.

J'ai choisi d'employer l'expression *mémoires officielles* plutôt que celle d'*histoires officielles*, selon la distinction qu'établit Pierre Nora entre mémoire et histoire :

Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux et flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censures ou projections. L'histoire, parce qu'opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique (1984 : XI).

Dans ce sens, depuis le conflit des années 1990, ce n'est pas seulement l'histoire invoquée par les nationalistes à l'appui de leur politique ethnique séparatiste qui s'apparente à la mémoire (ce qui n'a rien d'extraordinaire) par ses caractéristiques : non critique, subjective, sélective et émotionnelle. Il en va de même pour celle présentée dans des ouvrages édités et vendus en tant que livres d'histoire, écrits par des historiens ou des pseudo-historiens

originaires de Bosnie-Herzégovine. Il existe une influence réciproque entre les discours nationalistes et ces historiographies ethnicisées que les gens ordinaires s'approprient, remodèlent ou dont ils se détachent selon leur expérience singulière, particulièrement de la dernière guerre. Ces histoires-mémoires sont officielles en ce qu'elles participent de l'interprétation et de l'instrumentalisation plurielles du passé par les nationalistes au pouvoir à l'époque de l'enquête de terrain. Ces derniers œuvraient à transformer des « limites » devenues « floues » pendant la période communiste en contexte urbain, en « frontières vives » (Bromberger et Morel 2001) infranchissables entre Bochniaques, Serbes et Croates.

Un bref détour par l'histoire événementielle contemporaine s'impose. Juin 1991 : deux républiques fédérales, la Slovénie et la Croatie, déclarent leur indépendance de la République socialiste fédérale de Yougoslavie. La Slovénie sort presque indemne de la Fédération yougoslave; en revanche, un conflit armé éclate entre la Croatie et la Serbie. En avril 1992, l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine est reconnue sur la scène internationale, à la suite du référendum du mois de février. Un nouveau conflit éclate – cette fois-ci entre la Croatie, la Bosnie-Herzégovine et la Serbie –, qui prend là aussi pour cible privilégiée les populations civiles et pousse à l'affrontement Bochniaques, Serbes et Croates de Bosnie-Herzégovine³. Le conflit n'oppose pas les mêmes acteurs et ne se déroule pas partout de manière identique sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine, en raison des contextes sociaux-historiques et ethnonationaux différents.

À Mostar, dont la population en 1991 était composée d'environ un tiers de Musulmans-Bochniaques, un tiers de Croates, un cinquième de Serbes et 10 % de « Yougoslaves », le conflit s'est déroulé en deux phases. Dans un premier temps, la ville a été prise d'assaut par l'armée populaire yougoslave (JNA) sous commandement serbo-monténégrin en juillet-août 1992; Bochniaques, Croates et quelques Serbes (la plupart ont quitté la ville dans cette première phase du conflit) ont répondu collectivement pour défendre leur ville. Dans un second temps, après l'intensification des tensions interethniques sous l'influence des politiques séparatistes, Bochniaques et Croates sont entrés en conflit en mai 1993. La ville est scindée en deux parties, scission facilitée par sa configuration spatiale : un grand boulevard traverse Mostar selon un axe nord-sud parallèlement à la rivière Neretva. À l'ouest de ce boulevard se trouve une partie moderne développée essentiellement après 1945 et qui devient croate à 96,5 %. À l'est, le centre historique qui s'étend au nouveau quartier nord devient à 88,6 % bochniaque (Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés [HCR] 1999). Les grands mouvements de populations qui ont caractérisé la guerre en Bosnie-Herzégovine, soit environ un million de réfugiés et plus d'un million de déplacés sur 4,5 millions d'habitants (*ibid.*), n'ont pas épargné Mostar. En effet, selon les estimations du HCR, en 1998, la moitié de la population environ était constituée de déplacés bochniaques

et croates principalement d'origine rurale, tandis qu'un grand nombre de Mostariens réfugiés à l'étranger avait émigré temporairement ou définitivement, en particulier les couples mixtes. En décembre 1995, les accords de Dayton signent la fin du conflit et entérinent la création de la République de Bosnie-Herzégovine, constituée de deux entités politiques autonomes : la République serbe (49 % du territoire) et la Fédération bosno-croate (51 %).

À l'époque de l'enquête de terrain, entre mars 1999 et décembre 2001⁴, la ville était encore fortement divisée à tous les niveaux – administratif, économique, politique, juridique et social – malgré les efforts déployés par les organismes internationaux et les organisations non gouvernementales dans le sens de la réunification. Armée, police, prisons, caisse de retraite, hôpitaux, tribunaux, écoles et universités, postes et télécommunications, médias, services des eaux et de ramassage des ordures, etc., étaient dupliqués et séparés sur la base ethnographique. De plus, trois monnaies étaient utilisées : la kuna croate à l'ouest, le deutsche mark et le mark convertible (monnaie officielle de la Bosnie-Herzégovine) à l'est. Le parti politique nationaliste croate (HDZ-BiH⁵) réclamait la reconnaissance d'une troisième entité politique autonome sur le modèle des cantons suisses, l'Herzeg-Bosnie, avec Mostar pour capitale.

À mon retour sur le terrain en juillet et août 2007, j'ai pu constater que le paysage urbain avait beaucoup changé. Presque toute la ville avait été reconstruite (hormis quelques immeubles sur le boulevard « côté est » et quelques vieilles maisons du centre historique) et une économie de services s'était développée par le biais de nombreux supermarchés, magasins de rabais, centres commerciaux, pompes à essence, avec la possibilité généralisée de paiement par carte bancaire. On notait une activité touristique de passage, concentrée dans le centre historique autour du vieux pont dans la partie orientale. Enfin, les résidents locaux occupaient désormais les postes au sein des organismes internationaux. Cependant, les anciens interlocuteurs rencontrés au cours des années précédentes exprimaient une lassitude à l'égard de la politique et face à la crise économique récurrente. Les habitants portaient encore en eux de profondes blessures et les clivages étaient toujours présents, pas seulement entre Bochniaques, Croates et Serbes, mais aussi à l'intérieur des différents groupes ethnographiques, entre ruraux et urbains, entre Mostariens « autochtones » et d'adoption (déplacés pendant la guerre), entre Bosniens et Herzégoviniens (appartenance régionale marquée).

Mémoire, vie quotidienne et paysage urbain

Visiter des espaces en compagnie des gens du cru suscite parfois la discussion de manière inattendue. Ce fut notamment le cas avec Marija, femme croate d'une cinquantaine d'années, habitante d'un village périphérique de Mostar

à majorité croate qui, en me parlant des morts, me parla en fait des vivants. Après s'être recueillie sur la tombe de son mari dans le cimetière catholique, elle me fit remarquer la tombe de plusieurs hommes décédés prématurément à 45, 50 ou 55 ans, d'arrêt cardiaque ou de cancer. Me montrant au passage des tombes de déplacés croates, elle commenta à peu près en ces termes : « *Ils enterrent leurs morts ici et nous, nous n'avons plus de place pour les nôtres maintenant.* » Cette phrase ne dit pas grand-chose en soi, mais dans le contexte d'une Bosnie-Herzégovine enlisée dans la phase de sortie de crise depuis plus de dix ans, elle révèle le sentiment de certains Croates de la région de Mostar d'avoir été envahis par les déplacés croates de Bosnie centrale, jusque dans leur intimité, jusque dans leurs cimetières. Ce sentiment de dépossession par les déplacés est largement partagé par les habitants « autochtones » de Mostar, quels qu'ils soient. Sans avoir été sollicitée, Marija expliqua que les terrains à bâtir gracieusement cédés aux déplacés en contrebas du village⁶ étaient d'anciennes terres viticoles, nationalisées au début de la période communiste moyennant des indemnités dérisoires. Les villageois se sentent doublement dépossédés : de leurs anciennes terres, qu'ils ne peuvent pas récupérer, et de leur lieu de mémoire intime (familiale et villageoise) qu'est le cimetière. En même temps, autochtones et déplacés souffrent des mêmes maux post-traumatiques à l'origine de maladies graves et de décès prématurés. De retour du cimetière, en passant devant une plaque commémorative de deux villageois croates morts en 1993 dans une embuscade bochniaque, elle rappela la mémoire des défunts et ces événements tragiques qui, pour certains, ont marqué une rupture définitive dans les relations avec l'autre. Tel n'est pourtant pas le cas de Marija qui, malgré les angoisses et souffrances infligées par la guerre, s'estime heureuse que ses fils soient toujours vivants et que son mari ait été libéré rapidement grâce au soutien d'amis et de villageois bochniaques après 31 jours⁷ d'emprisonnement. Certains de ses amis non croates d'avant-guerre participent de nouveau aux principales fêtes religieuses et familiales et lui rendent régulièrement visite; son fils cadet emploie un Bochniaque pour l'aider à travailler la vigne et ils sortent ensemble le soir au café dans le village bochniaque voisin. Ils sont pourtant fiers d'être Croates : ses petits-enfants chantent à tue-tête l'hymne national de Croatie qu'ils ont appris à l'école maternelle; l'un des fils considère comme un héros national⁸ croate le général Ante Gotovina, inculpé pour crimes contre l'humanité⁹ au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY).

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui refusent catégoriquement tout contact avec l'autre, qui fut pourtant un temps voisin, ami, collègue de travail, camarade d'école, etc. Parmi eux, on trouve des femmes comme Lana, lycéenne croate dont le père a été tué par un Bochniaque : « *Je déteste les musulmans* », « *je ne pourrais jamais me marier avec l'un d'eux et l'emmener dans la maison de ma mère* ». Citons aussi Emira, femme au foyer et mère bochniaque d'un jeune homme tué par des Croates, qui raconte, entre incompréhension et amertume,

que son « *parrain de coupe de cheveux*¹⁰ *était Croate, il aurait dû nous avertir* ». De son côté, Mirza, mère de famille bochniaque, porte encore au visage les marques des graves blessures reçues pendant la guerre. Cette fonctionnaire de l'éducation fond en larmes en racontant avoir claqué la porte au nez de sa voisine serbe de retour la veille parce qu'« *ils nous ont abandonnés dans les pires moments alors qu'ils savaient ce qui allait se passer* ». Beaucoup d'autres encore portent en elles de profondes cicatrices physiquement invisibles. On constate aussi et surtout des hommes, qui déambulaient comme des âmes en peine dans les rues de Mostar « est » à la fin des années 1990, alors que les estropiés de guerre étaient peu visibles. Seuls, les yeux dans le vague, le regard éteint, ils semblaient avoir été dépouillés de leur humanité et révélaient silencieusement l'atrocité de la guerre, plus encore que les bâtiments écroulés, les maisons brûlées et criblées de balles ou les rues défoncées par les tirs d'obus et de mortiers.

Au contraire, les bribes d'histoire de la famille de Marija mentionnées plus haut montrent, d'une part, que les gens ordinaires peuvent revendiquer une appartenance ethnonationale exclusive tout en entretenant de bonnes relations avec des personnes d'un autre groupe ethnonational et, d'autre part, qu'il existe des clivages à l'intérieur de ces « communautés imaginaires et imaginées » (Anderson 2002), à l'encontre des discours politiques soulignant l'homogénéité. Jasna Čapo-Žmegač (2001) a montré le décalage entre le discours idéologique du gouvernement croate de Franjo Tuđman¹¹ – insistant sur l'intégration naturelle des rapatriés croates originaires de Serbie à la nation et à la population croates de par leur affinité ethnonationale – et les pratiques sociales, à savoir une absence de relations entre rapatriés et « autochtones ».

La famille de Marija fait en quelque sorte figure de modèle des contradictions entre les pratiques en matière de relations sociales et les représentations symboliques au niveau discursif. Une partie de ses ressources économiques provient de la viticulture traditionnelle de la vallée de la Neretva qui avait contribué à la réputation de Mostar en ex-Yougoslavie. À ce sujet, les deux fils dénoncent la mainmise sur la viticulture des Croates voisins des plateaux de l'Herzégovine à proximité de Međugorje (situé à trois quarts d'heure de route de Mostar). Ils les accusent de s'être emparés d'une ressource étrangère à leur économie traditionnelle et de vendre un vin de moindre qualité à un prix élevé, favorisés par le tracé de la route du vin d'Herzégovine et le tourisme religieux suscité par les apparitions mariales. La mère, quant à elle, raconte souvent que sa vieille maison et la villa à peine construite pour ses fils ont été endommagées pendant la guerre. Elle rappelle alors la manière dont elle et son mari les ont restaurées avec leurs propres moyens, alors que de nombreux Croates déplacés de Bosnie centrale ont bénéficié de l'aide financière de la Croatie pour la construction de villas de plusieurs appartements. En effet, pendant le régime de Tuđman en République de Croatie, les Croates de Bosnie-Herzégovine ont bénéficié d'un important soutien, non seulement

économique, mais aussi politique, dans leur revendication d'annexion à la Croatie puis d'autonomie de l'Herzeg-Bosnie sur le modèle de la République serbe de Bosnie. À la mort de Tuđman à la fin de 1999, son successeur à la présidence, Stipe Mesić, a proclamé dès son discours d'investiture qu'il mettait officiellement fin à l'intromission de la Croatie dans les « affaires internes de la Bosnie-Herzégovine » (International Crisis Group 2000).

L'amertume exprimée par Marija devant la transformation de l'ancienne structure hôtelière du village en église séculaire témoigne d'une part d'un détachement de la politique qui s'investit peu dans la reconstruction économique du pays. Elle souligne d'autre part la non-homogénéité des pratiques et des affiliations religieuses au sein des Croates de Bosnie-Herzégovine; les différences entre ceux d'Herzégovine, traditionnellement fidèles aux franciscains, et ceux de Bosnie, se référant aux prêtres séculiers (Bax 1995). La construction d'une église séculaire dans le village est le signe que les déplacés resteront pour quelques temps encore... Si les enfants vont ensemble à l'école du village, les adultes, eux, ne se fréquentent pas, comme si, au sein des familles n'ayant pas eu de morts proches, on préférerait les Bochniaques ou les Serbes connus de longue date aux déplacés croates de Bosnie.

L'expérience singulière du dernier conflit détermine le maintien ou la rupture des relations sociales entre des individus appartenant à différents groupes ethnonationaux. L'épreuve directe ou indirecte de la violence sous ses multiples formes peut rendre insupportable la seule idée de revoir d'anciens amis ou collègues d'un autre groupe ethnonational. C'est justement le souvenir des bonnes relations passées avec l'autre que les politiques nationalistes s'efforcent d'effacer en le remplaçant par l'idée désormais répandue que ces relations étaient hypocrites et que cet autre n'attendait que le moment opportun pour montrer son vrai visage. Cette relecture à postériori des relations sociales de la période titiste, doublée de la réinterprétation de l'histoire comme un continuum d'événements dramatiques entre les populations, marque aujourd'hui profondément les esprits et freine la relation à l'autre rejeté dans une altérité monstrueuse.

Dans la partie occidentale de Mostar, la destruction des traces matérielles de l'époque communiste a relevé d'une politique délibérée d'éradication de la mémoire de la période de vie commune. En effet, tous les monuments à la gloire de Tito et du communisme ont été détruits sauf, curieusement, le monument à la mémoire des partisans, à l'état d'abandon (situé un peu en marge, il n'est pas visible de l'extérieur, rien dans la ville n'indique son emplacement). De plus, les noms de rues et de places rappelant la période communiste ont été remplacés par des noms de villes croates, par des noms de personnages de la littérature, de l'histoire politique et religieuse croate.

Dans la partie orientale, le maire de la municipalité bochniaque a joué la carte de la multiethnicité et de la continuité avec le passé communiste en conservant les noms des rues, mais aussi les symboles du club de football de la ville, par exemple, même si l'équipe n'était composée en réalité que de joueurs bochniaques. Le maire ne manquait pas la moindre occasion de comparer les Croates d'en face aux *ustaze* de la Seconde Guerre mondiale (miliciens croates fascistes), dont le symbole « U » est d'ailleurs repris par les partisans « ultras » de l'équipe croate de Mostar. Le « U » tapissait les murs des immeubles situés dans la partie occidentale à proximité du stade en 2007 (Rolland 2007) alors qu'il était peu visible dans le paysage urbain au début des années 2000, hormis sur quelques affiches de campagne politique au printemps 1999. La réunification des trois arrondissements bochniaques et des trois arrondissements croates en 2004 en une seule municipalité n'a pas causé de modifications radicales quant à certains sujets sensibles comme les médias, l'éducation, la question linguistique ou la reconstruction du tissu économique. En revanche, le patrimoine architectural confessionnel a pu être en partie restauré; deux des quatre mosquées qui avaient été rasées dans la partie occidentale pendant le conflit ont été reconstruites.

En Bosnie-Herzégovine, les Bochniaques n'ont pas besoin d'édifier de monuments aux morts de la dernière guerre. Les nouveaux cimetières musulmans témoignent à eux seuls de la violence du conflit; leur seule présence dans la partie orientale de Mostar entretient la mémoire vive. Des centaines de stèles blanches datées de 1993 et 1994 sont alignées de part et d'autre de la rue du maréchal Tito à la sortie sud de la ville. Parfois, de petites plaques commémoratives sont fixées sur des façades d'immeubles. L'une d'elles figure à l'entrée de l'entreprise d'électricité. On peut y lire : « En signe de remerciement et de souvenir durable des *shehids* [martyrs de la foi] et des employés de la société Elektroprivreda morts en combattants qui donnèrent leur vie au cours de la guerre de défense et de libération contre l'agression contre la Bosnie-Herzégovine », ce qui laisse planer le doute à savoir si les *shehids* en question sont des martyrs (des gens qui ont souffert) pour leur foi ou des martyrs au nom de leur foi (des combattants). Dans de nombreux villages croates d'Herzégovine occidentale ont été érigés des monuments aux morts remémorant conjointement les disparus de la Seconde Guerre mondiale et ceux de la dernière guerre, arborant les symboles du catholicisme ou de la République croate autoproclamée d'Herzeg-Bosnie.

Pour comprendre l'enjeu mémoriel de tels monuments aux morts, il faut rappeler que Mostar a fait partie de l'État indépendant de Croatie (NDH), qui a existé de 1941 à 1945 sous la présidence de Ante Pavelić. Ce dernier a activement collaboré avec le régime nazi, si bien qu'à la fin de la guerre, certains Croates soupçonnés (à tort ou à raison) de collaboration avec le régime fasciste

croate ont été sommairement exécutés par les partisans de Tito – les grands vainqueurs de la guerre – alors que d'autres ont été massacrés à Bleiburg. Le souvenir de ces morts « honteux »¹², sans sépultures et sans monuments, est encore vif dans les mémoires familiales. Il en fallait donc peu pour raviver la mémoire des disparus et établir un continuum artificiel entre la Seconde Guerre mondiale et la guerre des années 1990 pour assimiler la position minoritaire des Croates en Bosnie-Herzégovine avec leur stigmatisation pendant la période yougoslave. Cette position démographique minoritaire renforce le sentiment de certains Croates d'être entourés de gens qui veulent les déposséder de leurs droits. Cette crainte est notamment exacerbée par la baisse démographique continue : le nombre de Croates serait passé de 18 % de la population totale en 1991 à 12-13 % en 2007. Le flux d'émigration régulier serait, selon le représentant de l'ORH à Mostar, la conséquence d'une politique du gouvernement central¹³ défavorable à leur égard. La crainte des Croates est de plus alimentée par le discours nationaliste, d'où les revendications du parti démocratique croate pour la création de l'Herzeg-Bosnie comme entité politique assurant la protection des droits et des capitaux des Croates¹⁴.

Enfin, deux derniers éléments importants du paysage urbain constituent des supports de la mémoire à Mostar : le vieux pont et le « boulevard ». Celui-ci représente l'ancienne ligne de front entre Bochniaques et Croates et délimitait, jusqu'en 2004, les arrondissements administratifs bochniaques et croates. Alors que le boulevard a été reconstruit du « côté croate », il porte encore les stigmates de la guerre du « côté bochniaque ». Les immeubles en ruines du boulevard, criblés d'impacts de tirs d'obus et de mortiers, ont une fonction mémorielle, que leur état d'abandon relève d'une volonté délibérée de la municipalité bochniaque de l'époque ou de la dispute entre les arrondissements croates et bochniaques quant à la propriété de ces édifices. Aux Bochniaques, ils rappellent la tentative de génocide et ce qu'ils nomment *urbicide*; aux Croates, ils renvoient l'image de la responsabilité collective. Quant au vieux pont, certains Bochniaques de Mostar pensent qu'il ne fallait pas le reconstruire, d'abord parce qu'il symbolise la guerre et le martyr des Bochniaques, ensuite parce qu'il aurait mieux valu investir ces milliards d'euros dans la reconstruction du tissu industriel local, presque entièrement dévasté au cours du conflit. Le vieux pont comme symbole a été re-sémantisé : il est devenu support de la mémoire de la guerre et de l'agression contre la population civile bochniaque de Mostar retranchée dans la partie orientale de la ville. C'est ce que rappelle à son entrée la pierre portant l'inscription « *don't forget* », tout comme les nombreuses cartes postales reconstituant les phases de sa destruction, ou encore les photos du vieux pont avant et après sa destruction exposées dans un couloir des bureaux administratifs de l'Université Džemal Bijedić de Mostar. Il s'agit de l'ancienne université refondée pendant la dernière guerre, car l'ancienne université du même nom,

située à l'origine dans la partie occidentale, est devenue l'université « croate » de Mostar, Mostar Sveučilište¹⁵ (traduction étymologique croate remplaçant *univerzitet*), à la suite du licenciement de tout le personnel non croate au printemps 1993. Le vieux pont, symbole d'une ville, est alors devenu le support mémoriel du calvaire enduré par les Bochniaques et le symbole de leur communauté. Les Mostariens bochniaques gardent en mémoire la date et l'heure de sa destruction le 9 novembre 1993. Certains se souviennent même du bruit sourd du pont qui s'écroule dans la rivière et des mitraillettes des soldats croates célébrant leur exploit.

Mémoire collective, génocide et identité bochniaque

Bien avant la reconnaissance internationale du massacre de Srebrenica en juillet 1995 qualifié et jugé comme tentative de « génocide », ce terme (utilisé en référence à l'holocauste) était revendiqué par les Bochniaques et employé dans la littérature pseudo-historique¹⁶ pour qualifier les crimes commis à leur encontre. Ces derniers n'hésitaient pas à diminuer l'ampleur des crimes perpétrés par les nazis et leurs collaborateurs :

Ce que les fascistes et les nazis ont fait pendant la Seconde Guerre mondiale nous paraît finalement innocent par rapport à ce que les faiseurs de mal d'outre-Drina [les Serbes] et locaux ont fait à la Bosnie pendant la guerre (Imamović 1995 : 345).

Du point de vue politique, la construction d'une « communauté imaginaire » bochniaque se base sur une identité exclusive de victime et sur un discours de défense de la multiethnicité. C'est ainsi que la municipalité bochniaque de Mostar a fait don d'un terrain en 1999 à la communauté juive de la ville – ne comptant plus qu'une vingtaine de personnes – pour la construction d'un centre culturel juif et d'une synagogue. Ce geste politique symbolique revêt plusieurs significations, sachant que le terrain alloué se situe sur le « boulevard », juste en face du monastère franciscain, à quelques centaines de mètres du vieux pont et d'une mosquée du XVIII^e siècle :

1- Il matérialise le discours de la tolérance et de la multiethnicité par un acte concret (le maire bochniaque avait réussi à rassembler les représentants des quatre religions à l'occasion de la pose de la première pierre à la fin de 1999).

2- Il marque la spécificité de l'islam bosnien et sa tradition de tolérance par rapport à l'islam arabe sur lequel insistent de nombreux Bochniaques, représentants religieux et gens ordinaires¹⁷, particulièrement dans une phase d'enlèvement du conflit israélo-palestinien et de stigmatisation des musulmans sur la scène internationale accentuée par les événements du 11 septembre 2001.

3- Il signifie la proximité statutaire entre Juifs et Bochniaques sur la base de l'expérience commune de la tentative de génocide¹⁸.

4- Il renvoie aux Croates d'en face l'image des bourreaux fascistes des Juifs (les *ustasé*) pendant la Seconde Guerre mondiale et des Bochniaques pendant la guerre des années 1990¹⁹.

Dans le processus de construction d'une nouvelle identité bochniaque, Enver Imamović, professeur d'histoire et d'archéologie à la Faculté de philosophie de Sarajevo et personnage médiatique, tente de promouvoir un objet singulier comme symbole du multiculturalisme bosnien et de la tradition de tolérance de l'islam bosnien, en opposition au fascisme croate et au nationalisme serbe du XX^e siècle : il s'agit de la Haggadah de Sarajevo. C'est un rare manuscrit religieux enluminé du XIV^e racontant en hébreu l'exode d'Égypte et contenant les rites relatifs à la Pâques juive. Cette Haggadah aurait quitté l'Espagne dès 1490 et aurait été introduite en Bosnie au XVII^e siècle par des Juifs séfarades auxquels le sultan ottoman Bajazet avait accordé asile et protection à la fin du XV^e siècle. Imamović, conservateur du Musée national de Bosnie-Herzégovine pendant le siège de Sarajevo, a organisé le sauvetage de la Haggadah juste avant l'incendie de la bibliothèque nationale en août 1992. Déjà, pendant la Seconde Guerre mondiale, le précédent conservateur bochniaque avait pris l'initiative de la cacher des soldats du Reich. Ce sont ces deux épisodes qui, mis sur le même plan, à la fois associent le récent conflit au second conflit mondial et témoignent de la tolérance des musulmans de Bosnie-Herzégovine à l'égard des autres confessions religieuses.

L'interprétation du conflit à la lumière du passé s'exprime aussi dans l'identification des acteurs du présent à ceux du passé, ce qui se traduit par l'emploi des termes *četnik* et *ustaša* non seulement par les médias au cœur du conflit et par des hommes politiques et des intellectuels, mais aussi par les gens ordinaires, et ce, encore à ce jour. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les miliciens croates fascistes, les *ustasé*, et les royalistes serbes, les *četnici*, se sont tristement rendus célèbres pour les massacres réciproques de civils serbes et croates. L'assimilation des acteurs contemporains avec ceux du passé relève de l'instrumentalisation délibérée et de la réactivation des mémoires familiales dans le contexte national. L'emploi de mêmes termes pour décrire des acteurs différents, pris dans des dynamiques diverses et dans un autre contexte, participe de l'interprétation de l'histoire selon un codage cyclique du temps (comme la répétition éternelle d'épisodes tragiques) d'autant plus facilement que les mémoires familiales encore vives des drames de la Seconde Guerre mondiale étaient prêtes à être réactivées (Bax 1996; Claverie 2005).

L'amalgame des acteurs du présent et du passé a aussi fourni une explication facile mais réductrice des dynamiques du conflit à destination de l'extérieur. Ceci permettait d'expliquer les crimes « barbares » comme le résultat de haines ancestrales qui, en réalité, n'avaient guère plus d'un demi-siècle, et de rejeter les Balkans dans une altérité radicale – si proches géographiquement, mais culturellement si différents –, et ce, au cours d'une phase importante de construction de l'Union européenne (UE). Maria Todorova (1996) explique brillamment la construction historique de la figure du Balkan, sans évoquer, curieusement, la période plus contemporaine des années 1990. Or, le processus qu'elle analyse fait écho au mécanisme de définition de l'identité/construction de l'altérité au plus proche, pendant le conflit, par certains pays de l'Union européenne.

Dans cet univers chargé de symboles, les mémoires officielles omniprésentes, véhiculées par des ouvrages pseudo-scientifiques, par la presse écrite et par les chaînes de télévision « ethniques », font office d'histoire; le passé est réinterprété et instrumentalisé avec d'autant plus d'efficacité qu'il renforce les mémoires ordinaires. Sans doute l'omniprésence de la guerre dans le quotidien et son souvenir trop vif empêchent-ils certains intellectuels locaux d'écrire une histoire plus objective des événements liés au dernier conflit. Ceci justifie-t-il cependant l'interprétation de l'histoire comme un continuum d'agressions unilatérales, comme le fait le professeur Imamović? Dans un recueil d'articles écrits pendant la guerre et réédités en 1995, il écrit, au sujet des Serbes :

Tout prouve que les plus grands malheurs depuis les temps les plus anciens sont venus en Bosnie de l'autre côté de la Drina et qu'ils ont toujours été accompagnés de pillages, de rapines, de massacres, de viols, de conversions forcées à l'orthodoxie et d'autres formes de délit. Bien que depuis le X^e siècle, lorsqu'ont été répertoriés pour la première fois de tels événements, plus de mille ans soient passés, les événements de cette toute nouvelle guerre montrent qu'absolument rien n'a changé dans la conscience de ce peuple (1995 : 350).

Il arrive aussi que l'accusation soit portée contre l'Union européenne :

Sa répulsion et sa haine pour tout ce qui n'est pas chrétien et selon son standard ont aussi contribué à la ruine de notre État médiéval. C'est-à-dire qu'en analysant certains événements de notre plus lointain passé, et en particulier la situation à l'approche de la conquête turque de la Bosnie en 1463, on se rend compte de l'incroyable concordance entre ces événements contemporains et ceux qui ont eu lieu il y a 500 ans et même bien auparavant [ma traduction] (*ibid.* : 153-154).

L'auteur fait là référence à une version du mythe national des origines bogomiles du peuple bochniaque selon laquelle les membres de l'Église

de Bosnie (assimilés aux bogomiles), éloignés de l'orthodoxie chrétienne, persécutés par les Églises catholique et orthodoxe qui tentaient de les reconverter et abandonnés par l'Occident chrétien à l'approche des envahisseurs ottomans, se seraient convertis à l'islam.

La mémoire collective et l'identité bochniaque d'après-guerre se fondent sur l'expérience commune de la tentative de génocide, événement fondateur tragique mais idéal pour une instrumentalisation politique à des fins nationalistes avec l'appui des médias. Le terme « génocide » est employé par les auteurs bochniaques pour désigner les crimes commis par les Serbes contre tout ce qui n'est pas serbe et en particulier à l'encontre de tout ce qui est bochniaque-musulman. Ils insistent sur le souvenir terrorisant des massacres et sur la volonté des Serbes de non seulement exterminer, mais souiller, humilier et déshumaniser un peuple. Le nationalisme bochniaque est très rarement évoqué par les intellectuels bochniaques dont les écrits publiés au tournant du XXI^e siècle font apparaître leur peuple comme la victime totale de la guerre, repoussant les autres – les bourreaux serbes et les nationalistes croates – dans une altérité irrémédiable, car d'une autre nature, presque inhumaine :

La caractéristique des agresseurs d'outre-Drina [les Serbes] tient au fait que, dans l'action, ils ne sont pas guidés par la raison, mais par l'instinct qui a modelé les conditions brutales de leur environnement vital dans lequel tout est basé sur la puissance, la ruse, la tromperie. C'est pourquoi ils appartiennent à une telle communauté, hermétique à ce qui s'appelle humanité dans le monde civilisé (*ibid.* : 350).

Tant les crimes perpétrés pendant la guerre que les hésitations de la communauté internationale et de l'UE quant à une éventuelle intervention dans le conflit²⁰ (en particulier devant la tentative de génocide d'un peuple qui ne cesse de revendiquer son européanité) ont favorisé un repli identitaire musulman dont les racines avaient déjà été plantées par Alija Izetbegović au sein du SDA (Socijalna Demokratska Akcija) à la fin des années 1980. Mais peut-être n'est-ce qu'une reconversion en surface, ostentatoire et éphémère? C'est ce que l'on peut supposer si l'on se fie aux jeunes femmes portant le foulard islamique, beaucoup plus nombreuses dans les rues de Mostar entre 1999 et 2001 qu'en 2007.

Histoire, mémoire et identité croate

Les Croates de Bosnie-Herzégovine, quant à eux, rêvent aujourd'hui encore d'acquérir par une bataille politique la souveraineté que leurs frères de la « mère patrie » croate ont obtenue avec la guerre. Ils revendiquent

inlassablement la reconnaissance officielle de l'Herzeg-Bosnie, qui a opéré comme entité politique autonome à de nombreux égards pendant le conflit et plusieurs années après. C'est pourquoi des intellectuels au service du nationalisme s'évertuent à reconstruire l'histoire comme une longue succession de dominations étrangères et d'oppression, depuis l'invasion ottomane jusqu'à la tutelle contemporaine de la communauté internationale, considérée comme une occupation de plus dans leur histoire séculaire en Bosnie-Herzégovine. Le nationalisme croate a pu pleinement s'exprimer avec la démocratisation de la Yougoslavie à la fin des années 1980, en réaction au régime communiste vécu et interprété comme hégémonisme politique et culturel serbe. C'est pourquoi les événements dont les historiographes peuvent tirer la plus grande force argumentative et cohésive pour la renaissance de la nation croate sont ceux qui permettent de mettre en accusation le régime communiste précédant. Celui-ci s'incarne en la figure de Tito et de ses partisans qui avaient libéré l'espace yougoslave des occupations mussolinienne et hitlérienne, entraînant la disparition de la NDH en 1945. Les crimes et les exactions commis par les partisans titistes contre les Croates, en particulier à la fin de la Seconde Guerre mondiale et même après la signature de la paix, constituent en ce sens des éléments idéaux. Le choix de reconstruire une mémoire collective nationale sur la base de ces événements tragiques de l'histoire contemporaine croate est d'autant plus efficace qu'ils sont encore vivants dans les mémoires familiales. Longtemps après la Seconde Guerre mondiale, les Croates ont continué de porter le poids des années de fascisme de l'indépendance croate pavelicienne. La glorification des héros yougoslaves à travers l'idéal-type du partisan de la Seconde Guerre mondiale et la construction d'une mémoire yougoslave positive étaient proportionnellement inverses à la connotation péjorative et à la mémoire honteuse des Croates, soupçonnés d'avoir unanimement collaboré avec le régime de Pavelić ou de l'avoir cautionné²¹. Une grande part de la production littéraire croate de Bosnie-Herzégovine porte sur la Seconde Guerre mondiale, sans jamais omettre d'établir le parallèle entre la situation des Croates opprimés à l'époque de la Yougoslavie et le sort contemporain des Croates en Bosnie-Herzégovine.

Les dignitaires religieux catholiques participent activement à ce processus de restauration et de revalorisation de la mémoire. Les franciscains privilégient les périodes les plus sombres de l'histoire des Croates dans cette région et procèdent à la réactivation du culte des morts ainsi qu'à l'écriture de la martyrologie croate. Ainsi, un des bulletins mensuels de la communauté pastorale franciscaine de Mostar, le *Framost* de février 1997, annonce la tenue d'une messe à la mémoire des sept frères assassinés et jetés dans les eaux de la Neretva en 1945 et des 16 000 victimes croates d'Herzégovine, des ecclésiastiques disparus pendant la Seconde Guerre mondiale qui, « par leur mort, ont prouvé à leurs tortionnaires et à leurs persécuteurs la force de leur foi et leur amour pour la vie, pour Dieu et pour le peuple croate » (AA. 1997 : 18). L'auteur anonyme de l'article

cite également le frère franciscain Tomislav qui inscrit cette commémoration du martyr croate dans un temps présent caractérisé par la persécution des Croates :

Quelqu'un nous pousse de nouveau dans les ténèbres, dans des régions obscures. Quelqu'un souhaite que l'obscurité s'amasse de nouveau au-dessus de nous comme dans les années 1945 qui ont été enveloppées de ténèbres et qui ont conduit au cataclysme et à la ruine (*ibid.* : 18).

Dans ce contexte de paix inachevée, chaque événement (inauguration d'une église, d'un monument, événement culturel, parution d'un ouvrage, etc.) fournit l'occasion pour les Croates d'insister sur l'aspect dramatique de leur histoire et de remémorer leur lutte incessante pour la préservation de leur identité culturelle et religieuse en Bosnie-Herzégovine. L'histoire des Croates se lit comme une survie précaire dans un climat toujours hostile, marqué par l'interdiction de construire et de rénover les édifices religieux sous l'Empire ottoman (soit de pratiquer librement leur religion), et par le poids des impôts aux non-musulmans (une incitation indirecte à la conversion à l'islam) jusqu'aux dernières décennies d'occupation de l'empire. Celles-ci ont été marquées, à Mostar, par la construction de l'église Saints-Pierre-et-Paul, inaugurée en 1866 peu avant l'édification du monastère franciscain adjacent, à cent cinquante mètres du vieux pont et de deux mosquées datant du XVII^e siècle. Le père franciscain Andrija Nikić, qui a enseigné l'histoire croate à l'Université de Mostar (Mostar Sveučilište), qualifie la période ottomane de « *muslimanska zulumovanja* » (1999 : 7) et de « *pod turskim zulumom* » (*ibid.* : 15, 17, 21), c'est-à-dire de tyrannie turque. L'auteur associe en quelque sorte turc et tyrannie en employant un turquisme pour désigner la tyrannie : *zulüm* (la terreur), alors qu'il existe des synonymes à étymologie slave en langue croate. En décembre 1995, des Croates ont dressé un monument à l'embouchure de la rivière Krupa dans la Neretva rappelant le soulèvement herzégovinien de 1875-1878 sévèrement réprimé par les Ottomans. Faisant fi de la brève période d'occupation austro-hongroise qui a pourtant permis l'émergence d'institutions et de cercles culturels ethnonationaux, l'historiographie croate insiste sur l'hégémonisme serbe dès les premières années du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. La période communiste est également décrite comme profondément influencée par la prédominance serbe à tous les niveaux. De la même manière, la nouvelle République de Bosnie-Herzégovine serait en proie à l'hégémonisme politique et culturel bochniaque au sein de la Fédération bosno-croate, bénéficiant de la complaisance de la communauté internationale, et serait marquée par le privilège des Serbes omnipotents en République serbe de Bosnie.

Dans ce contexte où prédomine le sentiment de persécution, les franciscains se sont arrogé le rôle de gardiens de la mémoire et de la culture croate. Depuis leur arrivée sur le territoire de Bosnie-Herzégovine vers la moitié du XIV^e siècle,

ils ont vécu en étroite relation avec la population catholique. Ils sont très impliqués dans la vie populaire, notamment à l'occasion des événements commémoratifs, des catéchèses, des concerts, des fêtes folkloriques, des repas familiaux célébrant baptêmes, mariages et enterrements, ce qui explique l'influence qu'ils peuvent exercer sur les Croates. Ils se représentent en dépositaires de la mémoire collective, d'autant qu'ils ont depuis longtemps un goût prononcé pour la collection de traditions culturelles et de documents à valeur historique. Après cinq siècles de domination ottomane et cinquante ans de régime communiste athée hostile aux représentants religieux (susceptibles d'alimenter les sentiments nationalistes), la période qui s'amorce après la guerre de 1992-95 représente l'âge d'or de la parole et de la mémoire libérées. La production franciscaine d'ouvrages à caractère historique est abondante, présentant des éléments qui légitiment les revendications politiques croates contemporaines. Les franciscains se sont évertués pendant des siècles à maintenir et à défendre le catholicisme dans cette zone de contact entre plusieurs religions, et certains d'entre eux occupent aujourd'hui une place importante parmi les intellectuels croates de Bosnie-Herzégovine. L'histoire apparaît fondamentale en ce qu'elle seule permet de comprendre le présent et d'aller de l'avant :

Le livre constitue en quelque sorte la narration de notre présence sur cette terre d'Herzégovine depuis des siècles et du fait que nous resterons ici tant que vivra en nous l'amour pour le passé, pour les forces spirituelles dans le présent et la volonté du futur. Il est devenu un hommage à la pensée, qu'un peuple sans histoire ne peut pas vivre dans le futur [ma traduction] (Nikić 1999 : 23).

À cet égard, le choix de publier le témoignage du frère franciscain herzégovien Petar Bakula sur la cruauté du vizir Ali-Pacha (moitié du XIX^e siècle) par le père Nikić participe à la résurgence de la mémoire collective négative de l'époque où les musulmans régnaient en maîtres absolus tandis que les politiques croates, appuyées par les représentants de l'Église catholique, dénoncent aujourd'hui inlassablement l'hégémonisme bochniaque favorisé par l'anti-croatisme de la communauté internationale. Le père Nikić écrit dans sa préface que « les sujets chrétiens en Herzeg-Bosnie gémissent encore toujours sous les nouveaux tyrans, fortifiés par l'espoir que même ces chaînes casseront » (*ibid.* : 15).

Histoires officielles, mémoires officielles, reconstructions mémorielles

Les mémoires concurrentielles révèlent un conflit de légitimité, légitimité revendiquée en qualité de victime et en tant que peuple autochtone occupant

donc naturellement le territoire. Le mythe des origines bogomiles dans sa version bochniaque est à cet égard particulièrement révélateur de ce conflit et de la nécessité pour les Bochniaques de justifier leur droit sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine en ayant recours à une histoire pré-ottomane.

Le verdict rendu en février 2007 par la Cour internationale de Justice (CIJ) dans le procès opposant la Bosnie-Herzégovine à la Serbie-Monténégro pour le jugement du massacre de Srebrenica (juillet 1995) reconnaît bien la tentative de génocide à l'égard des Bochniaques. En effet, la CIJ reconnaît que la Serbie a manqué à son devoir de prévention du génocide et de coopération avec le TPIY pour l'arrestation des criminels de guerre sous mandat d'arrêt international, mais elle ne tient la Serbie « ni responsable ni complice de génocides »²². La reconnaissance de la « tentative de génocide » douze ans après les événements, alors que la communauté internationale refusait de qualifier comme telles les exactions commises lors du conflit (Sorabji 1994), conforte les Bochniaques dans leur identité de victime et légitime leur emploi du terme de génocide. Le verdict de la CIJ identifie clairement les coupables et des individus sont incriminés et jugés au TPIY²³, ce qui soulage symboliquement tout le peuple serbe du poids de la responsabilité collective. Ce jugement semble permettre l'émergence d'une tierce voix victimisante et d'une troisième interprétation de la guerre ou, autrement dit, d'une nouvelle mémoire, légitimée par la déculpabilisation de tout un peuple aux yeux des autres et aux yeux du monde²⁴.

La dispute qui oppose Bochniaques et Croates pour s'arroger l'identité de victime permet de justifier leurs revendications actuelles au niveau politique. Cette identité, parfois revendiquée par les gens ordinaires, révèle toutefois aussi une réelle souffrance. Les mémoires officielles tirent leur force de leur appui sur les mémoires individuelles et familiales; elles sont instrumentalisées afin de renforcer le sentiment d'appartenance exclusive à une communauté imaginaire égalitaire, gommant les différences de statut socioéconomique. L'entretien d'une mémoire vive des derniers massacres est un outil politique dans les mains des nationalistes qui, en entretenant une certaine peur de l'autre, s'assurent le maintien d'un vote ethnique dans une société à « structure ethnique » (Gossiaux 1993 : 22). Il faut distinguer deux niveaux dans les pratiques et le discours des gens ordinaires : le niveau communautariste de « l'entre soi », où l'on n'hésite pas à tenir des propos stéréotypés sur l'autre collectif, et le niveau individuel, où se dévoilent des interstices dans les relations des gens ordinaires, révélateurs du dépassement possible des représentations négatives de l'altérité selon l'expérience de la guerre.

L'écriture de l'histoire contemporaine et la réécriture de l'histoire ancienne, de même que leur enseignement, représentent un enjeu capital. En effet, ce dernier peut exercer une influence importante sur les générations futures et sur

leur capacité à dépasser les antagonismes politiques en grande partie liés à la défense d'intérêts économiques sur la base ethnique. Les histoires enseignées dans les écoles et universités du pays mériteraient sans doute une analyse, s'appuyant par exemple sur la comparaison de manuels édités à Sarajevo, à Zagreb et à Belgrade, non pas dans le but d'établir l'histoire objective²⁵, mais afin de montrer quels sont les épisodes et les personnages de l'histoire ainsi que les hommes de lettres qui font sens dans le contexte contemporain de sortie de violence. Une telle étude pourrait révéler comment une forme de violence symbolique insidieuse et sournoise, lourde de conséquences sur la construction et la perception de l'altérité des jeunes générations en Bosnie-Herzégovine (n'ayant pas connu le vivre-ensemble), se perpétue dans l'ombre des manuels scolaires. Dubravka Stojanović (2004) constate que les manuels d'histoire des élèves du primaire et du secondaire édités dans les années 1990 en Serbie suscitent une conscience nationale serbe fondée sur la construction d'un peuple victime de tous ses voisins ex-yougoslaves. Ses recherches montrent comment l'historiographie privilégie les épisodes les plus dramatiques, soulevant la question de l'éducation des futurs citoyens :

Schoolchildren come to accept as permanent, the conflict with surrounding nations and religions and develop a feeling of peril and anxiety. A paranoid model of historical awareness forms the basis for hatred of neighboring people, which leaves the possibility of misunderstanding, conflict and revenge always open (2004 : 330).

L'unification des programmes d'histoire en Bosnie-Herzégovine, pour éviter qu'elle ne soit enseignée en trois versions différentes²⁶, figurait parmi les priorités de la communauté internationale pour la démocratisation du pays et la réconciliation. Sans doute serait-il également intéressant d'analyser les principes et les critères d'évaluation de l'histoire bonne à être enseignée de la communauté internationale.

Dans la « Lettre de 1920 », Ivo Andrić décrit les différences qui séparent irrémédiablement les peuples en Bosnie-Herzégovine et disserte de la relation entre politique et religion :

Qui passe la nuit éveillé dans son lit à Sarajevo peut entendre les voix de son obscurité. Avec pesanteur et de manière inexorable, la cathédrale catholique sonne l'heure : deux heures du matin. Il passe plus d'une minute (exactement, j'ai compté, soixante-quinze secondes) et, alors seulement, s'annonce, sur un timbre plus faible, mais pénétrant, l'horloge de l'église orthodoxe qui sonne elle aussi ses deux heures. Peu après se fait entendre le son rauque et lointain de la Tour de l'horloge de la Mosquée du bey, qui sonne onze heures, onze heures des fantômes turcs, selon un calcul étrange de mondes lointains et étrangers. Les juifs n'ont pas leur horloge pour sonner les heures, le dieu méchant est

le seul à savoir quelle heure il est chez eux en ce moment, selon qu'elle est comptée par les Séfarades ou par les Ashkénazes. Ainsi, même pendant la nuit, lorsque tout est endormi, dans le calcul des heures vides du temps, la différence veille et divise ces gens assoupis qui tirent d'elle leur joie et leur souffrance, qui mangent ou qui jeûnent selon quatre calendriers différents, hostiles entre eux, et qui adressent toutes leurs prières au même ciel dans quatre langues sacrées différentes. Et cette différence, tantôt visiblement et ouvertement, tantôt de manière souterraine et sournoise, est toujours similaire à la haine, avec laquelle elle s'identifie souvent [ma traduction] (1993 : 33-34).

L'évocation métaphorique de ces hommes de pouvoir qui exacerbent les différences et entretiennent les frictions dans l'ombre des peuples endormis, inconscients de ce qui se trame, me rappelle les propos d'une Mostarienne bochniaque. Interrogée à savoir si, la guerre ayant déjà éclaté en Croatie voisine, elle n'avait pas senti que quelque chose de dramatique se tramait, elle avait répondu : « *Nous, en Bosnie-Herzégovine, on pensait qu'on serait épargnés, protégés par la mixité [...] jusqu'à ce que les Bochniaques qui travaillaient de l'autre côté à Mostar soient licenciés comme moi en mai 1993.* »

Sur le terrain, j'ai plus souvent rencontré des gens apeurés que des gens haineux. Il n'est pas toujours aisé de distinguer clairement ce qui relève d'une haine rationalisée ou d'une peur profonde, inconsciente. La recherche ethnologique se confronte immanquablement à des limites; dans ce cas, peut-être ma subjectivité de chercheuse m'a-t-elle empêchée de voir en l'Autre, c'est-à-dire en moi-même, le pire dont est capable l'Humanité. La banalité du mal révélée par Hannah Arendt dans le portrait de l'accusé Eichmann au procès de Jérusalem suspend tout jugement moral de l'inadmissible, de l'impensable en temps normal; aucune expertise psychiatrique n'a pu déceler de troubles psychologiques chez cet homme finalement ordinaire qui puissent expliquer son crime et qui, dans un contexte extraordinaire, s'est finalement contenté d'exécuter des ordres sans être capable de distinguer le bien du mal (2002 : 80-82).

Remerciements

Un grand merci à ma collègue Rodica Zane pour sa relecture minutieuse et ses conseils amicaux.

Note biographique

STÉPHANIE ROLLAND-TRAINA est maître de conférences en anthropologie sociale – ethnologie à l'Université Victor Segalen Bordeaux 2 et membre du laboratoire de recherche ADES-UMR 5185. Ses recherches doctorales ont porté sur les recompositions identitaires et les relations « interethniques » entre

Bochniaques et Croates en Bosnie-Herzégovine au tournant du XXI^e siècle. Elle travaille désormais auprès de ressortissants d'ex-Yougoslavie en situation migratoire et s'intéresse à leur expérience et à leurs représentations de leur pays d'origine pendant la période communiste et postcommuniste.

Notes

1. Anciens « musulmans » d'après les catégories ethnonationales construites pendant la période yougoslave. L'ethnonyme « bochniaque » dérivé du toponyme *bosna* est apparu dès le début des années 1990. Il a permis aux habitants de Bosnie-Herzégovine de tradition religieuse musulmane (des Slaves convertis à l'islam pendant la période ottomane) de distinguer identité religieuse et identité nationale, au sens yougoslave du terme *narodnosti*, et de revendiquer leur appartenance séculaire au territoire de la Bosnie-Herzégovine. Croates et Serbes de Bosnie-Herzégovine emploient encore fréquemment le terme « musulmans » pour les désigner. La traduction française « bochniaque », proche du terme vernaculaire (*bošnjak*), a été introduite par Dejan Dimitrijevic (1998).
 2. En 1991, Mostar comptait 126 628 habitants, mais plus que 105 887 en 1998, conséquence des mouvements de populations pendant le conflit.
 3. Selon le recensement de 1991, 43,5 % de Musulmans-Bochniaques, 31,2 % de Serbes, 17,4 % de Croates, 5,5 % de « Yougoslaves » et 2,4 % d'« autres ».
 4. L'article est tiré principalement de mon travail de thèse de doctorat (Rolland 2005) et enrichi d'informations collectées sur le terrain en juillet-août 2007.
 5. Branche bosno-herzégovienne du parti de l'Union démocratique croate (Hrvatska Demokratska Zajednica, HDZ) fondé par F. Tuđman en Croatie à la fin des années 1980; le siège est installé à Mostar.
 6. Dans la vallée de la Neretva au sud de Mostar, plusieurs nouveaux hameaux de déplacés croates originaires de Bosnie ont été construits le long de la zone qui aurait dû devenir la frontière entre la République serbe de Bosnie et l'entité croate autonome d'Herzeg-Bosnie; ils auraient bénéficié de l'aide financière de la République de Croatie à l'époque de Tuđman.
 7. Cela paraît dérisoire au regard des mois de détention de prisonniers de guerre dans les fameux camps que certains comparaient aux camps de la mort de la Seconde Guerre mondiale, mais le fait que mon interlocutrice ait parlé de 31 jours et non pas d'un mois démontre combien le rapport à la temporalité change selon le vécu, combien le temps peut paraître interminable au point de le compter en jours, voire en heures dans les moments d'épreuve.
 8. Ivan Čolović met en relation la transformation des criminels de guerre de Yougoslavie en héros nationaux avec la tradition épique balkanique du culte des héros qui se démarquaient par leur cruauté extraordinaire et leur force physique surnaturelle (2004 : 266-267).
 9. Poursuivi pour persécutions, expulsions, actes inhumains (transferts forcés), pillage de biens publics ou privés, destruction sans motif de villes et de villages, meurtre/assassinat, autres actes inhumains, traitement cruel : <http://www.icty.org/x/cases/gotovina/ind/fr/got-ji080312f.pdf> [consulté le 15 février 2010]. Des affiches arborant son portrait et l'inscription « héros national » étaient placardées dans certaines petites villes à majorité croate d'Herzégovine frontalières de la Croatie à l'été 2007.
 10. Rituel non religieux réalisé vers l'âge de un an : la personne choisie pour couper la première fois les cheveux d'un jeune enfant (un homme pour un garçon et une femme pour une fille) devient le parrain ou la marraine de coupe de cheveux. Peu pratiqué ces derniers temps semble-t-il, ce rituel l'a été jusque dans les années 1980. Il permettait de renforcer les liens d'amitié en faisant symboliquement entrer dans le cercle de la parenté des individus d'autres confessions religieuses, ce que n'acceptait pas le baptême chrétien.
 11. Ancien général de l'Armée populaire yougoslave (JNA), il fonde en 1989 l'Union démocratique croate (HDZ), parti qui sort vainqueur des premières élections démocratiques de Yougoslavie en mai 1990. Tuđman devient président de la République de Croatie dont il déclare l'indépendance en 1992. Il assumera la fonction de président de la République croate jusqu'à sa mort en décembre 1999.
-

12. E. Clavier interprète la construction de monuments aux morts à la mémoire des « martyrs » de la Seconde Guerre mondiale comme un moyen pour les Croates d'Herzégovine d'honorer enfin ces morts honteux, de régler leur compte avec le passé *ustaša* (fasciste) et de dépasser la responsabilité collective imputée aux Croates pendant le régime titiste. Elle qualifie le phénomène de processus d'inversion de l'agencement du récit titiste qui transforme les « traîtres de l'intérieur, les ennemis du peuple et de la nation », en « saints et martyrs » (2005 : 255).
13. Dans lequel la plupart des Croates ne se reconnaissent pas, car ils l'identifient à un gouvernement pro-bochniaque.
14. L'Herzégovine occidentale, déjà à majorité croate avant la guerre, a été depuis la Seconde Guerre mondiale une région à fort taux d'émigration, principalement en direction de l'Allemagne; chaque famille compterait au moins un membre expatrié. Les capitaux ont été en partie investis dans des habitations en prévision de la retraite, et dans des micro-entreprises depuis la fin du dernier conflit. Le développement économique de cette région a été favorisé par Međugorje, qui attire chaque année plus de deux millions de pèlerins du monde entier depuis les apparitions répétées de la Vierge en juin 1981.
15. On enseigne la langue et la littérature croates qui sont enseignées à la Faculté de lettres de l'Université Mostar Sveučilište. La Faculté de sciences humaines de l'Univerzitet Djemal Bijedić propose pour sa part des enseignements de langue et littérature bosniennes.
16. Il s'agit d'ouvrages en vente dans les deux seules librairies de l'est de Mostar qui existaient entre 1999 et 2001; pour n'en citer que quelques-uns destinés aux lecteurs locaux ou internationaux (beaucoup de publications étaient en anglais à l'époque en raison du grand nombre d'employés des OI, des membres des ONG, et des militaires de la Force de stabilisation [SFOR]) : Čekić, S., 1994. *Agresija na Bosnu i genocid nad Bošnjacima 1991-1993*. [Aggression contre la Bosnie et génocide contre les Bochniaques 1991-1993]. Sarajevo, Ljiljan; Ekmečić, M., 1996. *Genocid nad Bošnjacima 1992-95* [Génocide contre les Bochniaques]. Bratislava, Svornost; Filipović, M., 1997. *Bosna i Hercegovina*. Sarajevo, Compact; Mahmutćehajić, R., 2000. *Bosnia the good. Tolerance and Tradition*. New York, Central University Press; Balić, S. et E. Jakupović, 1993. *Bosna, bošnjaštvo i bosanski jezik. Zbornik referata sa Osnivačke skupštine Matice Bošnjaka* [Bosnie, bochniaque-ité et langue bosnienne. Recueil de relations de l'assemblée constitutive de la matrice bochniaque]. Zagreb, Grafički zavod Hrvatske.
17. Conception d'une spécificité de l'islam dans les Balkans reprise par des spécialistes occidentaux comme Balivet (1992). Pourtant, des travaux ethnologiques comme ceux de Kanafani-Zahar (2001) au Liban montrent la même tradition de tolérance, la possibilité de dépasser les différences d'ordre religieux dans la vie quotidienne et de maintenir de bonnes relations entre les communautés chrétiennes et musulmanes en dépit du conflit dans un contexte villageois particulier.
18. Contradiction avec l'existence de la division S.S. Handžar, composée de soldats musulmans de Bosnie-Herzégovine pendant la Seconde Guerre mondiale (Mudry 1999 : 185-186).
19. Le régime croate fasciste de A. Pavelić a organisé la déportation des Juifs de Mostar. Puis, le président Tuđman de la nouvelle République de Croatie (1991) a revendiqué son héritage de la Croatie de Pavelić dont il a repris plusieurs symboles, comme le drapeau et la monnaie (même si la kuna est en réalité bien plus ancienne et fait référence à l'indépendance passée des bans croates avant l'accroissement de l'influence hongroise). Le 9 mai 1993, des centaines de civils bochniaques expulsés de leurs appartements situés dans la partie occidentale de Mostar sont arrêtés par des militaires croates. Ceux-ci les enferment dans l'enceinte du stade de football, avant de les séparer : les uns sont internés dans des camps de prisonniers et les autres, envoyés dans des camps de réfugiés situés sur la côte dalmate et sur les îles (d'où certains sont partis comme réfugiés dans des pays musulmans comme la Turquie et la Jordanie).
20. Ce refus d'intervention dans ce qui a été qualifié de guerre civile (Sorabji 1994) a joué en défaveur des Bochniaques puisque, en raison de la configuration géopolitique du pays, les Croates et les Serbes de Bosnie-Herzégovine pouvaient contourner cet embargo total grâce au soutien de la Croatie et de la Serbie frontalières.
21. Selon Bax (1996), la destruction d'un monument à la gloire des partisans (assimilés aux Serbes) par les Croates à proximité de Međugorje en 1992 aurait été une revanche sur le passé communiste.
22. <http://www.aidh.org/Justice/cij-02.htm>
23. Ratko Mladić est toujours recherché; Radovan Karadžić a été arrêté à Belgrade en Serbie en juillet 2008.

24. Selon des Serbes de retour à Mostar depuis quelques mois, rencontrés à l'été 2007 dans un petit village périphérique, la guerre aurait commencé par le massacre de Serbes dans des villages de Bosnie centrale, ce à quoi les Serbes auraient répondu avec virulence, déclenchant ainsi la guerre. Les responsabilités seraient ainsi partagées bien que l'on retienne généralement que les Serbes ont été les agresseurs et les Bochniaques, les victimes.
25. Nora exprime déjà en 1984 l'impasse devant laquelle pourrait se retrouver la nouvelle histoire qui prendrait en compte la pluralité des points de vue dans son écriture.
26. Avant mon départ du terrain à la fin de 2001, tout comme à mon retour à l'été 2007, des responsables de la communauté internationale m'ont chaque fois répété que c'était « pour septembre prochain ». J'ai pu constater lors de ce dernier séjour que les principaux OI avaient considérablement réduit leurs effectifs et que le personnel international avait laissé place aux acteurs locaux (pour la plupart des postes, dont ceux de responsabilités).

Bibliographie

- AA., 1997. « Glasilo franjevačke župne zajednice », *Framost*, n° 8, Mostar, Franjevačka župna zajednica.
- Anderson, B., 2002. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris, Édition La Découverte et Syros.
- Andrić, I., 1993. *Racconti di Sarajevo*. Rome, Tascabili economici Newton.
- Arendt, H., 2002. *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*. Paris, Gallimard.
- Balivet, M., 1992. « Aux origines de l'islamisation des Balkans ottomans », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n° 66, p. 11-20.
- Bax, M., 1996. « "Killing the dead" in Šurmančić: about the local sources of "the War" in Bosnia », *Ethnologia Europaea*, vol. 26, n° 1, p. 17-25.
- Bax, M., 1995. *Medugorje. religion, politics and violence in rural Bosnia*. Amsterdam, VU University Press.
- Bougarel, X., 2002. « Guerre et mémoire de la guerre dans l'espace yougoslave », in S. Yérasimos (dir.), *Le retour des Balkans 1991-2001*. Paris, Autrement, coll. « Mémoires », p. 79-132.
- Bromberger, C. et A. Morel, 2001. *Limites floues, frontières vives : des variations culturelles en France et en Europe*. Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Čapo-Žmegač, J., 2001. « Faire de l'ethnologie en Croatie dans les années quatre-vingt-dix », *Ethnologie française*, vol. XXXI, n° 1, p. 41-50.
- Claverie, E., 2005. *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*. Paris, Gallimard.
- Čolović, I., 2004. « A criminal-national hero? But who else? », in M. Todorova (dir.), *Balkan Identities. Nation and Memory*. Londres, Hurst and Co., p. 253-268.
- Dimitrijević, D., 1998. « Ajvatovica. Analyse de la tentative de construction d'un mythe fondateur de l'identité bochniaque », *Annales de la Fondation Fyssen*, n° 13, p. 31-48.
- Gossiaux, J.-F., 1993. « Recensements et conflits "ethniques" dans les Balkans », *La Pensée*, n° 296, p. 23-31.
- Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, 1999. Statistiques du 31 mars 1998 fournies par l'antenne de Mostar. Communication personnelle.
- Imamović, E., 1995. *Korijeni Bosne i bosanstva*. Sarajevo, Međunarodni Centar za mir.
- International Crisis Group, 2000. « Reunifying Mostar: opportunities for progress », *ICG Balkans Report*, n° 90, 19 avril, Sarajevo/Washington/Bruxelles.
-

- Kanafani-Zahar, A., 2001. « Une brèche dans le séparatisme confessionnel en Méditerranée : s'adapter aux contraintes rituelles d'une communauté. L'exemple de Hsoun », in A. Blok, C. Bromberger et D. Albera (dir.), *L'anthropologie de la Méditerranée*. Paris, Maisonneuve & Larose, p. 423-437.
- Mudry, T., 1999. *Histoire de la Bosnie-Herzégovine. Faits et controverses*. Paris, Ellipse.
- Nikić, A., 1999. « Predgovor », in A. Nikić (dir.), *Izabranja djela. Hercegovina za devetnest godinah vezirovanja Hali-Pašina*. Grude, Grafotisak, p. 15-30.
- Nora, P., 1984. *Les lieux de mémoire I. La République*. Paris, Gallimard, p. IX-XLII.
- Rolland, S., 2007. « Le football dans la Bosnie-Herzégovine d'après-guerre : exhibition symbolique et exaltation identitaire », *Migracijske i etničke teme*, vol. 23, n° 3, p. 185-208.
- Rolland, S., 2005. *Mostar, le pont dans la Neretva. Analyse ethnologique des conflits identitaires entre Bosniaques et Croates au lendemain de la guerre*. Thèse de doctorat, Département d'anthropologie, Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Sorabji, C., 1994. « Une guerre très moderne. Mémoire et identités en Bosnie-Herzégovine », *Terrain*, n° 23, p. 137-150.
- Stojanović, D., 2004. « Construction of historical consciousness: the case of Serbian history textbooks », in M. Todorova (dir.), *Balkan identities. Nation and Memory*. Londres, Hurst and Co., p. 327-338.
- Todorova, M., 1996. « The construction of a Western discourse of the Balkans », *Etnološka Tribina*, Zagreb, n° 19, p. 7-24.
-